

pondis à telles menaces, fondante en larmes, comme l'aage de sept à huict ans où j'estois lors y est assez tendre, qu'il me fist fouetter, et qu'il me fist tuer s'il vouloit, que je souffrirois tout ce que l'on me sçauroit faire, plustost que de me damner.

MARIE STUART.

LETTRE A LA REINE ÉLISABETH.

De Sheffield, 8 novembre 1582.

Madame, sur ce qui est venu à ma cognoissance, des dernières conspirations exécutées en Escosse contre mon pauvre enfant, ayant toute occasion d'en craindre la conséquence, à l'exemple de moy-mesme, il fault que j'employe si peu de vie et de force qui me reste, pour, devant ma mort, vous descharger plainement mon cœur de mes justes et lamentables plaintes, desquelles je desire que ceste lettre vous serve, tant que vous vivrez après moy, d'un perpétuel tesmoignage et graveure en vostre conscience, tant à ma descharge pour la postérité, qu'à la honte et confusion de tous ceulx qui, soubz vostre adveu, m'ont si cruellement et indignement traitée jusques icy, et menée à l'extrémité où je suis. Mais d'aautant que leurs desseings, pratiques, actions et procédures, pour détestables qu'elles puissent avoir esté, ont toujours prévalu en vostre endroit contre mes très-justes remontrances et sincères déportements, et que la force que vous avés en main vous a toujours donné la raison entre les hommes, j'auray recours à Dieu vivant, notre seul juge, qui nous a esgualmente et immédiatement soubz luy establies au gouvernement de son peuple. Je l'invoqueray à l'extrémité de ceste mienne très-urgente affliction, pour rétribuer à vous, et à moy, comme il fera à son dernier jugement, la part de noz mérites, et dé-mérites l'une vers l'une. Et souvenez-vous, Madame, qu'à luy nous ne sçaurions rien déguiser par les fards et polices de ce monde, ores que mes ennemys soubz vous puissent pour un temps couvrir

aux hommes, et par aventure à vous mesmes, leurs subtiles et malicieuses inventions et dextérités athées....

Je ne puis, Madame, plus longuement souffrir, et fault que mourant je descouvre les auteurs de ma mort, ou que vivant (si Dieu me donne encore quelque respit), j'essaye, soubz vostre protection, à faire mourir, à quelque prix que ce soit, les cruaultez, calomnies et traistres desseings de mes dictz ennemis, pour m'establir quelque peu plus de repos pour ce qui me reste à vivre....

Les plus vilz criminels qui sont en voz prisons, nez soubz vostre obeissance, sont reçeus à leur justification, et leur sont toujours déclarez leurs accusateurs et accusations. Pourquoi le mesme ordre n'auroit-il lieu envers moy royne souveraine, vostre plus proche parente et légitime héritière? Je pense que ceste dernière qualité en a esté jusques icy la principale cause à l'endroit de mes ennemis et de toutes leurs calomnies, pour, en nous tenant en division, faire glisser entre deux leurs injustes prétentions. Mais, hélas! ils ont maintenant peu de rayson et moins de besoing de me tourmenter davantage pour ce regard; car je vous proteste, sur mon honneur, que je n'atendz aujourd'huy royaulme que celui de mon Dieu, lequel je me voy préparé pour la meilleure fin de toutes mes afflictions et adversitez passées. Ce sera à vous de descharger vostre conciance vers mon enfant, pour ce qui luy appartiendra après ma mort en cest endroit....

Or, Madame, avec toute ceste liberté de parler, laquelle je prévooy vous pourra en aulcune chose desplaire (ores que ce soyt la vérité mesmes), vous trouverez, je m'asseure, davantage estrange que je viegne maintenant à vous importuner encores d'une requeste de beaucoup plus grande importance, et ce, néantmoins, très aysée à vous de l'octroyer et effectuer. C'est que n'ayant peu jusques icy, — en m'accomodant paciemment par si longtems au rigoureux traitement de ceste captivité, et me déportant très sincèrement en toutes choses, voire jusques aux moindres qui vous touchoient bien peu, — m'acquérir quelque assurance de vostre bonne grâce, ny vous en donner aucune de mon entière affection vers vous (toute espérance m'estant par là ostée d'avoir mieulx en si peu de temps qu'il me reste à vivre), je vous supplie, et en l'honneur de la douloureuse

passion de Nostre Sauveur et Redempteur Jesus-Christ; je vous supplie, encores un coup, me permettre de me retirer hors de ce royaulme en quelque lieu de repos, pour chercher quelque soulagement à mon pauvre corps, tant travaillé de continuelles douleurs, et, avec liberté de ma conscience, préparer mon âme à Dieu qui l'appelle journellement....

Vostre prison, sans aucun droict et juste fondement, a jà destruit mon corps, duquel vous aurez bientôt la fin, s'il y continue guères davantage, et n'auront mes ennemis beaucoup de temps pour assouvir leurs cruaultez sur moy. Il ne me reste que l'âme, laquelle il n'est en vostre puissance de captiver. Donnez-lui donc lieu de respirer un peu plus librement son salut, que seul elle cherche aujourd'hui plus que nulle grandeur de ce monde. Il me semble que ce ne vous scauroyt estre beaucoup de satisfaction, honneur ou avantage, que mes ennemis pressent ma vye aux pieds, jusques à m'avoir estouffée devant vous; au lieu que si, en ceste extrémité (quoy que trop tard) vous me relevez d'entre leurs mains, vous m'obligerez grandement à vous, et tous ceulx qui m'appartiennent, spécialement mon pauvre enfant, duquel par là vous vous pourrez par aventure asseurer....

Hé! voulez-vous, Madame, vous laisser tant asveugler aux artifices de mes ennemis, qui agissent pour establir après vous, et par aventure contre vous mesmes, leurs injustes prétentions à ceste couronne? Vous les souffririez, vous vivante, et les voyant ruiner et faire si cruellement périr ceulx qui vous touchent de si près en cueur et en sang! Vous peut-ce estre jamais honneur ny bien que, par eulx, mon enfant et moy soyons si longuement séparés, et nous d'avecques vous?

Reprenés ces anciennes arrhes¹ de vostre bon naturel; obligez les vostres à vous mesmes; donnés moy ce contentement avant que mourir, que voyant toutes choses bien remises entre nous, mon ame, délivrée de ce corps, ne soyt contrainte d'espandre ses gémissements vers Dieu, pour le tort que vous aurez souffert nous estre fait icy bas; ains, au contraire, en paix et con corde avec vous, départant hors de ceste captivité s'achemine

1. Errements, habitudes.

vers luy, que je pryé vous bien inspirer sur mes subsdictes très justes et plus que raisonnables complainctes et doléances.

Vostre très-désolée plus proche cousine et affectionnée sœur,

MARIE, R.

PIERRE MATTHIEU.

LES DEVOIRS DES HISTORIENS.

Je puis louer Dieu, dit-il, que, de toutes ces grandes conditions pour l'ornement d'un historien, il m'en a donné une qui, pour être commune à tous les gens de bien, ne laisse pourtant pas d'être fort rare à ceux qui écrivent. C'est que je n'ai en tout ce dessein autre passion que celle de la vérité, et ne me suis proposé autre fin que le pur et simple devoir de l'histoire. Car j'estime grande la louange à un qui écrit d'être réputé savant, plus grande d'être reconnu discret, très-grande d'être homme de bien : la bonne conscience n'y étant pas moins nécessaire que la grande science.

La première pensée qui me vient à l'âme, quand je prends la plume en main, c'est de ne rien dire de vrai lâchement, de faux hardiment.

S'il y a perfidie à écrire des choses fausses, c'est une honteuse couardise à dissimuler les vraies. Il n'y a danger si présent ni si pressant qui doive retenir la vérité. Le pis qu'on peut faire à celui qui la découvre, c'est de le menacer de ce qu'il ne peut fuir; les coups les plus mortels ne le peuvent faire qu'immortel.

Je loue la vertu, fût-elle sous un turban; je blâme le vice, fût-il sous un triple diadème (la tiare). Je n'approuve pas la piété qui marche avec l'hypocrisie. Je desire que la religion soit épurée des abus et des superstitions, qui ont fait ce grand schisme en l'Église, et qui perd ceux qui se sont séparés de nous, craignant de se perdre. Je desire cette grande réunion des créances¹; mais je blâme ceux qui font quartier à part, et qui, craignant les ruines de

1. Croyances.

qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faits, et luy plus de quelques années), elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et régulières, auxquelles il faut tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'autre idée que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçay quelle quintescence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille; ie dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien, ou mien....

Qu'on ne mette pas en ce reng ces aultres amitez communes; i'en ai autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaites de leur genre; mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs regles; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitez la bride à la main, avecques prudencè et precaution : la liaison n'est pas nouee en manière qu'on n'ait aucunement à s'en desfier. « Aimez-le, disoit Chilon, comme ayant quelque iour à le haïr; haïssez-le comme ayant à l'aimer. » Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maïstresse amitié, il est salubre en l'usage des amitez ordinaires et coutumières; à l'endroit desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit très familier, « O mes amys! il n'y a nul amy. » En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourriciers des aultres amitez, ne méritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause; car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoiciens, et comme ie ne me sçais aucun gré du service que ie me fays, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, jugements, biens,

femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une âme en deux corps, selon la très propre définition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien.....

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevoit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'autre, plus que tout aultre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matière et l'occasion est celuy là qui faict le libéral, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment cela se pratique par effect, i'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas, Corinthien, avoit deux amis, Charixenus, Sicyonien, et Areteus, Corinthien : venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il fait ainsi son testament : « Je legue à Areteus de nourrir ma mère, et l'entretenir en sa vieillesse; à Charixenus, de marier ma fille, et lui donner le douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir, ie substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceulx qui premier veirent ce testament, s'en mocquerent; mais ses heritiers en ayant esté advertis l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespasé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mère, et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis. Car cette parfaite amitié de quoy ie parle est indivisible : chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect. Les amitez communes, on les peut despartir; on peut aimer en cettuy cy la beauté; en cet aultre, la facilité de ses mœurs; en l'autre, la liberalité; en celuy là, la paternité; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste; mais cette amitié qui possède l'âme et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en

mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous? L'unique et principale amitié descout toutes aultres obligations : le secret que j'ai iuré de ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tres bien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing : il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien-faire; et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celui d'Areteus; somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honorer à merveille la responce de ce ieune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course, et s'il le voudroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire; mais bien le lairrois ie volontiers pour en acquérir un amy, si ie trouvois homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvois, » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance; mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaitement.

LE RÉGLEMENT DE LA VIE.

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre jusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage et représenter un honneste personnage en l'eschaffaud, mais au dedans et en sa poitrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre réglé, c'est le poinct. Le voysin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'estude, point d'artifice; et pourtant Bias, peignant un excellent estat de famille : « De laquelle, dict-il, le maistre soit tel au dedans par luy-mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy et du dire des hommes; » et feut une digne parole de Julius Drusus aux ouvriers qui lui offroient, pour trois mille escus, mettre sa maison en tel point que ses voysins n'y auroient plus la veue qu'ils y avoient : « Je vous en donneray, dict-il, six mille, et faictes que chascun y veoye de toutes parts. » On remarque avecques honneur l'usage d'Agésilas de prendre en voyageant son logis dans les églises, à fin que le peuple et les dieux mesmes veissent dans ses actions privées. Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable; peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques : nul a esté prophete non-seulement en sa maison, mais en son païs, dict l'expérience des histoires : de mesme aux choses de néant; et en ce bas exemple se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne on tient pour drolerie de me voir imprimé : d'autant que la cognoissane qu'on prend de moy s'esloingne de mon giste, j'en vaulx d'aultant mieulx; j'achète les imprimeurs en Guienne; ailleurs ils m'achètent. Sur cet accident se fondent ceux qui se cachent vivants et presents, pour se mettre en credit tres-passez et absents. J'aime mieulx en avoir moins et ne me jecte au monde que pour la part que j'en tire; au partir de là, je l'en quitte. Le peuple reconvoye¹ celui-là d'un acte publicque avecques estonnement jusqu'à sa porte; il laisse avecques sa robbe ce roolle; il en

1. Reconduit.

retombe d'autant plus bas qu'il s'estoit plus hault monté : au dedans, chez luy, tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit, il faut un jugement vif et bien trié pour l'appercevoir en ses actions basses et privées, joint que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gagner une bresche, conduire une ambassade, régir un peuple, ce sont actions esclatantes; tanser, rire, vendre, payer, aimer, haïr et converser avecques les siens et avec soy mesme, doucement et justement, ne relascher point, ne se desmentir point, c'est chose plus rare, plus difficile et moins remarquable. Les vies retirees soustiennent par là, quoy qu'on die, des debvoirs autant ou plus aspres et tendus que ne le font les aultres vies, et les privez dict Aristote, servent la vertu plus difficilement et haultement que ne font ceulx qui sont en magistrat : nous nous préparons aux occasions eminentes plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire, et la vertu d'Alexandre me semble représenter assez moins de vigueur en son theatre que ne fait celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Je conçois aysement Socrates en la place d'Alexandre : Alexandre en celle de Socrates, je ne puis. Qui demandera à celuy là ce qu'il sçait faire, il respondra : « Subjuguer le monde ! » qui le demandera à cettuy cy, il dira : « Mener l'humaine ire conformément à sa naturelle condition, » science bien plus generale, plus poisante et plus légitime.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement ; sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la médiocrité.

BLAISE DE MONTLUC.

L'ASSAUT DE RABASTEINS.

Nostre ordre estant dressé, je me mis auprès de la porte de la ville, et près de la breche où nous étions entrés avec toute la noblesse. Il y pouvoit y avoir six ou sept vingts gentilshommes, et toujours en arrivoient d'autres, car monsieur de La Chapelle Louzières, qui venoit de Quercy, en amenoit une grande troupe. Je diray cecy de mon présage, que jamais on ne me peut oster de la fantaisie que je deusse estre tué par la teste ou blessé; je m'étois mis en opinion pour cette occasion que je n'irois point à l'assaut, songeant bien que ma mort troubleroit fort le pays. Je n'ay point d'esprit familier, mais il ne m'est guère arrivé malheur que mon esprit ne l'aye prédit; je taschois toujours à me l'oster de la fantaisie, remettant tout à Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaist.

Comme les deux heures furent venues, je fis apporter huit ou dix flacons de vin que madame de Panjas m'avoit envoyés et le delivray aux gentilshommes et leur dis : « Beuvons, mes compagnons, car bientost se verra qui a tété de bon laict; Dieu veuille que nous puissions quelques jours boire ensemble : si nos jours derniers sont venus, il n'est en nostre pouvoir de rompre les destinées. » Et comme tous eurent prins du vin, s'accouragerent les uns et les autres, après que je leur eus fait une petite remontrance en trois mots, leur disant : « Mes amis et compagnons, nous voici prêts à jouer des mains; il faut que chacun monstre ce qu'il sçait faire. Ceux qui sont dans ceste place sont de ceux qui, avec le comte de Montgommery, ont ruiné vos églises et pillé vos maisons; il faut leur faire rendre gorge. Si nous les emportons et mettons au cousteau, vous aurez bon marché du reste de Bearn.